

La recherche à l'ESIT : rétrospective et perspectives

Colette Laplace

Volume 40, numéro 1, mars 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Laplace, C. (1995). La recherche à l'ESIT : rétrospective et perspectives. *Meta*, 40(1), 162–169. <https://doi.org/10.7202/003397ar>

puis de M. Lederer, notre école a pu, sans renoncer à sa vocation première qui est de former des interprètes et des traducteurs, créer puis développer un Centre de recherche en traductologie dont la qualité et la productivité ne sont plus à démontrer. Nous ne nous proposons pas ici de présenter en résumé les théories et les résultats auxquels ont abouti des années de travail, nous renvoyons pour cela aux publications et doctorats du Groupe de recherche en traductologie.

Nous tenterons par contre de rappeler, dans leur contexte historique, les motivations qui poussèrent les responsables d'alors à aller de l'avant, nous insisterons sur la démarche méthodologique qui fut la leur et pour compléter cette approche qui vise essentiellement à retracer un parcours, nous indiquerons les horizons vers lesquels se poursuit aujourd'hui notre chemin...

CONTRE VENTS ET MARÉES

Remontons en l'an 1.

En 1953, est créée l'école qui allait devenir quatre ans plus tard l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT), grâce à l'intervention de M. Gravier, professeur à la Sorbonne, qui a porté tout au long de sa carrière un intérêt constant aux problèmes de la traduction, et notamment de la traduction théâtrale.

Le premier objectif des interprètes de conférence qui y enseignent est de faire accepter l'idée que l'interprétation ne saurait être enseignée par des professeurs de langue, pas plus que la chirurgie ne pourrait l'être par un généraliste qui n'a jamais tenu un scalpel. Il faut confier cette tâche à des praticiens confirmés.

L'urgence d'un approfondissement théorique se faisait néanmoins sentir. Il devait permettre de mieux comprendre la nature du processus interprétatif, d'améliorer la qualité de l'enseignement dispensé, et d'arriver ainsi à une pratique plus exigeante et plus raisonnée de l'interprétation consécutive et simultanée. Il s'agissait aussi d'ancrer l'enseignement de l'interprétation parmi les disciplines universitaires, ce qui sera chose faite en 1970, avec le rattachement de l'ESIT à l'Université de Paris III.

Avant de s'engager sur la voie de la réflexion théorique, il fallait voir quel était l'état de la recherche sur la traduction, en cette deuxième moitié des années soixante. Le tour d'horizon fut rapide :

Première constatation : l'interprétation de conférence n'a jamais véritablement fait l'objet d'une étude. Certes E. Cary, interprète de conférence à l'UNESCO, avait consacré un cours radiophonique en 1958 à l'interprétation qui sera ensuite publié par M. Ballard dans *Comment faut-il traduire ?* Quelques pages intelligentes, mais qui restaient encore à la surface des choses.

Deuxième constatation : les ouvrages sur la traduction étaient plus nombreux et plus consistants : Fedorov (1958), Malblanc (1961), Mounin (1963), Nida (1964), Catford (1965), entre autres. La bibliographie

LA RECHERCHE À L'ESIT : RÉTROSPECTIVE ET PERSPECTIVES

INTRODUCTION

1957-1994 : l'ESIT a maintenant plus de 35 ans. Sous la direction de M. Gravier, de D. Seleskovitch,

internationale de la traduction publiée par Bahel, *Revue internationale de traduction*, en 1961 recensait 670 titres. Mais, pour les praticiens qui s'intéressaient à la réflexion théorique, notamment D. Seleskovitch, C. Andronikof, A. Naudaud, John Coleman, la recherche sur la traduction de l'époque semblait n'avancer que dans les ornières profondes creusées par la linguistique, en faisant fi de toute observation de la réalité et de l'expérience.

Quatre pistes s'ouvraient devant eux, comme autant de possibilités de fourvoyer la recherche en traductologie :

1) La linguistique structuraliste, dans des approches aussi diverses que celles de Cassirer, Whorf ou Hjelmslev, avait remis à l'honneur un aspect de la philosophie du langage de Humboldt : le langage ne se contente pas de découper la réalité perçue, il la détermine, imposant ainsi une réorganisation de l'expérience sensible. De Malraux à Martinet, toute une génération fut ainsi convaincue de l'irréductible différence des civilisations et des structures linguistiques. Ce courant de pensée nous a laissé, en linguistique, des ouvrages passionnants d'un point de vue descriptif sur les particularités des langues amérindiennes, mais a embourbé pour des années la traductologie dans une fausse problématique, achoppant sur des détails tels que : « Comment traduire neige dans les langues de pays subtropicaux ? » Nida, avec ses recherches sur la traduction biblique, a maintes fois soulevé le problème et Mounin lui a largement fait écho. Le « vide lexical » dans la langue d'arrivée est un obstacle aisément surmontable, dès lors que le traducteur ou l'interprète comprennent en situation le concept désigné par le terme dans le discours ou dans le texte.

Par contre, Nida a ouvert une piste qu'il laisse très largement inexplorée lorsqu'il pose comme une évidence dans son ouvrage de 1969, *The Theory and Practice of Translation* :

Translating consists in reproducing in the receptor language the closest natural equivalent of the source language message, first in terms of meaning and secondly in terms of style. (p. 12)

Cette phrase est caractéristique du stade « pré-scientifique » de la discipline : l'auteur introduit sans les définir, les notions de *closest natural equivalent* et de *meaning*.

2) Mais si l'on cherchait à approfondir la notion de *meaning*, on se heurtait à l'époque à un autre courant de fond qui contrariait et rendait illusoire toute avancée dans cette voie de recherche. La plupart des grands linguistes de cette époque souffraient de ce que l'on appelle le « syndrome de la boîte noire ». En s'interdisant toute définition interne du sens, de peur de sombrer dans un « mentalisme » non scientifique puisque non quantifiable, Hjelmslev, le père de la glossématique puis les distributionnalistes (Bloomfield,

Harris, Fries) permirent certes là encore à la linguistique descriptive de progresser, en mettant en évidence le réseau fonctionnel de dépendance des éléments linguistiques et leurs capacités combinatoires. Mais ils entraînèrent insensiblement la traductologie dans le piège, alimenté encore par la grammaire générative et transformationnelle de Chomsky, des structures profondes et les structures de surface de la langue. Le référent n'est plus à l'honneur en tant que *tertium comparationis* et pivot de l'opération de traduction. Ce courant donne naissance à des ouvrages comparationnistes comme celui de Catford ou celui de Malblanc et plus tard celui de Vinay et Darbelnet, ouvrages excellents pour qui étudie les langues, mais qui ne renseignaient guère sur le processus interprétatif.

Les problèmes qu'ils évoquent ne retiennent pas plus l'attention de M. Gravier que de ceux qui gravitent à partir de 1974 autour de D. Seleskovitch. Directrice de recherches depuis que l'ESIT a obtenu l'habilitation à préparer des thèses de doctorat, l'interprète qui réexprime un discours au rythme de 150 mots/minute ne passe pas par une analyse transformationnelle des structures des phrases prononcées, puisqu'il ne les mémorise pas en tant que telles.

3) Ce souci de scientisme de ne saisir que le quantifiable avait encore été accentué par les progrès technologiques : l'informatique se développait et l'on rêvait d'une « machine à traduire » qui, ouvrière infatigable, pourrait répondre aux besoins croissants de traduction. Mais ceux qui travaillaient à sa mise au point furent bientôt tellement obnubilés par leur problématique spécifique qu'ils en vinrent à oublier la différence fondamentale qui existe entre l'homme et la machine... et finirent par croire qu'ils touchaient du doigt le cœur du processus de traduction alors qu'ils cherchaient des solutions à des problèmes de programmation pour permettre à l'ordinateur de surmonter la polysémie des mots et la polyvalence des phrases¹. Les psychologues vinrent leur prêter main-forte, à grand renfort de tests et d'expériences trop souvent arbitraires et coupés de tout contexte discursif. Paradoxalement, comme l'a souligné D. Seleskovitch en 1980, dans un article sur la machine à traduire (cf. Seleskovitch 1984 : 118-119), c'est l'impasse à laquelle ces premières tentatives ont abouti qui a entraîné la linguistique sur une voie nouvelle, celle des actes de langage, de la linguistique du texte et de l'analyse du discours, c'est-à-dire celle de la reconnaissance de l'activité langagière et du rôle des connaissances extra-linguistiques dans la compréhension.

Les recherches sur la machine à traduire et la psychologie cognitive ont sans aucun doute apporté des renseignements précieux, en particulier sur les aspects quantitatifs des langues, mais ne semblaient pas non plus pouvoir nourrir la réflexion de l'ESIT.

4) Le dernier danger qui guettait la traductologie était indirectement lié à celui qui par ailleurs avait

intuitivement le mieux compris la véritable nature du processus interprétatif et traductif : Edmond Cary. Il dénonçait l'« abstraction formelle » des constructions linguistiques et proclamait que la traduction était une opération *sui generis*. D. Seleskovitch ne pouvait que souscrire à cette position, mais il ne fallait pas pour autant céder à la tentation de faire de la traduction un acte assimilable à la création artistique, et à ce titre non théorisable et non enseignable.

Peut-être est-ce précisément cette impression d'être pris entre Charybde et Scylla, cette certitude que tout était à faire qui ont donné aux chercheurs de l'ESIT le courage de s'engager sur une voie résolument nouvelle.

LES FONDATIONS DE LA THÉORIE INTERPRÉTATIVE : UNE MÉTHODE EXPÉRIMENTALE, DANS UNE APPROCHE MULTIDISCIPLINAIRE

Tout était à faire et donc tout était à redéfinir, y compris le champ d'investigation lui-même et la méthode de recherche.

Comme tout chercheur, D. Seleskovitch, qui fut la première à l'ESIT à se lancer dans la recherche théorique sur l'interprétation, aborde son sujet en posant un certain nombre d'hypothèses. Mais les siennes lui sont dictées par l'expérience professionnelle :

- l'interprète ne travaille pas sur la langue, mais sur le discours (elle écrit pendant quelques années « la parole », car il lui faudra le temps de se dégager de l'emprise saussurienne et préciser sa propre terminologie (cf. Laplace, à paraître). Il faut donc cesser de vouloir élucider le processus de traduction en partant des caractéristiques de la langue :

- la langue, mise en œuvre dans le discours, ne fonctionne pas comme un code et la communication ne se résume pas à une opération d'encodage et de décodage, à ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler le « modèle télégraphique » (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 25) ;

- la clef de voûte du processus interprétatif se situe dans la phase de compréhension, autrement dit dans la fameuse boîte noire, et c'est elle qu'il va falloir explorer, sans pour autant sombrer dans un mentalisme loufoque !

Pour vérifier ou infirmer ces hypothèses, il fallait définir un champ expérimental et une méthode.

Le **champ expérimental** est tout trouvé : c'est celui qu'offre la pratique de l'interprétation de conférence. D. Seleskovitch aurait aimé pouvoir ne travailler que sur des situations « authentiques » : enregistrements de discours tenus en réunion et de leur interprétation *in vivo* par l'interprète. Mais dans ce cas, elle n'aurait pas eu la possibilité de comparer efficacement les prestations des interprètes et d'en tirer des conclusions généralisables, puisque, dans la pratique, il n'est pas donné à x interprètes d'interpréter un même discours vers une même langue dans des conditions identiques.

Elle choisit donc de créer la série d'expériences similaires dont elle avait besoin pour arriver à des résultats significatifs en plaçant des interprètes de conférence chevronnés dans des conditions de travail aussi semblables que possibles à celles de la vie professionnelle (l'interprète sait quel est le sujet qui va être abordé, il connaît les fonctions ou positions particulières de l'orateur, il n'entend qu'une seule fois le discours, etc.). Elle s'interdit donc de travailler sur des exemples de traduction créés *ad hoc*, pour étayer une démonstration, et n'accepte le montage d'expériences qu'à condition que celles-ci soient aussi proches de la réalité que possible et qu'elles se fassent toujours avec des interprètes chevronnés, car seule la prestation globalement réussie peut renseigner sur la réalité du processus interprétatif. Elle réunit son premier corpus, celui qui servira de base à *Langue, langage et mémoire* : un même discours, interprété en consécutive, après mise en situation, par plusieurs collègues, avec enregistrement et retranscription des interprétations et observation des notes prises par les différents interprètes².

La démarche peut paraître évidente à tous ceux qui font aujourd'hui de la recherche en traductologie. À l'époque, elle était révolutionnaire. Depuis, tout travail sérieux sur le sujet se base sur des corpus comparables. L'ouvrage de référence de M. Lederer sur la traduction simultanée (1981) en est un des meilleurs exemples, mais l'on pourrait également citer, pour la recherche en interprétation, Dejean le Féal, Donovan, etc.

C'est le principe de l'exploitation méthodique d'un corpus qui a permis à l'ESIT de mettre le doigt sur quelques-uns des principes fondamentaux de la théorie interprétative. Ainsi, l'analyse méticuleuse et synchronisée des enregistrements d'une séance du conseil d'administration d'Eurofima et de l'interprétation des débats par deux interprètes (voir Lederer 1981, pour le montage exact de l'expérience) a permis à M. Lederer :

- de démontrer que la compréhension du vouloir dire de l'orateur par l'interprète, préalable indispensable à sa réexpression dans une autre langue, se fait par « unités de sens » qui ne coïncident pas nécessairement avec des unités sémantiques ou syntaxiques, comme l'a longtemps présupposé la recherche en linguistique ;

- de faire ressortir le rôle du contexte cognitif et des compléments cognitifs dans ce processus de compréhension, en insistant sur les phénomènes d'anticipation sémantique et cognitive et sur les différentes fonctions de la mémoire ;

- d'aboutir à une conception du rapport entre langue, langage et pensée.

Si l'observation des données expérimentales a permis d'aboutir à l'élaboration de ces thèses, c'est grâce aussi — me semble-t-il — à l'indépendance des chercheurs vis-à-vis de tout dogmatisme. Nul n'échappe certes — et surtout pas ceux qui s'en défendent — à

la grille interprétative d'une *Weltanschauung*. Mais encore faut-il nuancer. Ainsi un chercheur en traductologie comme Otto Kade était-il tenu de passer ses données expérimentales au crible d'une grille particulièrement contraignante (cf. Laplace 1991). Les traductologues qui s'inspiraient de la linguistique structuraliste ou distributionnaliste étaient, eux, hantés par un anti-mentalisme dont Searle (1992 : 13) explique — sans l'excuser — l'origine :

...we have a terror of falling into Cartesian dualism. The bankruptcy of the Cartesian tradition, and the absurdity of supposing that there are two kinds of substances or properties in the world, «mental» and «physical», is so threatening to us and has such a sordid history that we are reluctant to concede anything that might smack of Cartesianism [...] Any sort of mentalism that recognizes the obvious facts of our existence is regarded as automatically suspect.

Seleskovitch et Lederer, ainsi que tous ceux qui ont par la suite travaillé avec elles, n'étaient pas entravés dans leur réflexion par ce tabou et acceptaient de reconnaître le rôle de la conscience du sujet, là où il se manifestait, souscrivant bien avant l'heure à cette phrase de Searle :

...the mental state of consciousness is just an ordinary biological, that is, physical, feature of the brain.

Elles ont cherché, auprès de spécialistes d'autres disciplines, une confirmation des déductions qu'elles avaient tirées des données expérimentales. Cette ouverture transdisciplinaire a pris deux formes :

- celle d'un simple enrichissement intellectuel, d'une source de références, lorsqu'il s'agissait des travaux de Piaget, ou de ceux de E. Coseriu sur le langage³ ;

- ou celle d'une véritable coopération en matière de recherche lorsque D. Seleskovitch et M. Lederer travaillèrent en équipe avec M. Pernier en tant que spécialiste du fonctionnement de la langue et J. Barbizet, spécialiste des mécanismes cérébraux au sein du G.E.L. (Groupe d'étude du langage) de l'Université de Paris XII et obtinrent ainsi une confirmation neuro-psychologique des thèses avancées par l'ESIT.

Dans tous ses travaux de recherche, l'ESIT s'est fixé également un autre principe de base, celui du «parler clair». Tout interprète de conférence a eu l'occasion d'apprécier la différence qui existe entre une expression précise et nuancée et le recours systématique à un jargon impenétrable. Il est certes indéniable que tout approfondissement de la réflexion dans un domaine donné entraîne la création d'un certain nombre de termes *ad hoc*, pour rendre compte de notions nouvelles. Mais un peu de vigilance empêcherait souvent la prolifération de ces néologismes

qui hérissent les textes de certaines publications actuelles, sans que l'on perde pour autant en rigueur analytique.

LA CRÉATION DU CENTRE DE RECHERCHE : L'ESSOR DE LA THÉORIE INTERPRÉTATIVE

Une recherche d'envergure en traductologie ne pouvait être l'affaire d'une seule personne. Aussi, très tôt, M. Lederer vint rejoindre l'ESIT et lui apporter ses compétences d'universitaire, d'interprète et de chercheur. De sa collaboration avec D. Seleskovitch résultèrent quelques-uns des grands ouvrages de réflexion sur l'interprétation et la traduction, et la constitution d'une «théorie interprétative». Mais pour pouvoir à la fois élargir et approfondir les recherches et assurer la pérennité de l'ESIT en tant qu'institut universitaire en étoffant le corps des enseignants en poste, il fallait :

- trouver parmi les professionnels qui enseignaient l'interprétation ou la traduction un certain nombre de personnes suffisamment motivées par l'intérêt d'une recherche théorique, pour dégager le temps nécessaire à la rédaction de thèses de doctorat : ce furent le cas en interprétation de C. Thiery, qui était Chef du Service de l'interprétation au ministère des Affaires étrangères, de K. Dejean Le Féal, de C. Donovan, aujourd'hui Directeur de la section Interprétation et de moi-même et en traduction de C. Durieux, F. Herbulot, E. Drozdale ;

- faire venir à l'ESIT des universitaires qui pouvaient lui apporter une précieuse contribution (ce fut le cas, entre autres, du professeur F. Israël, spécialiste de la traduction de Shakespeare et actuellement directeur de la section Traduction) ;

- créer une véritable structure de recherche propre à l'ESIT. C'est ainsi qu'en 1976 fut créé le Centre de recherche en traductologie. Cela a permis à l'ESIT d'élargir son champ d'investigation, puisque l'expérimentation peut désormais se faire à partir d'un nombre appréciable de langues, en fonction des compétences propres aux chercheurs qui rejoignent le centre, et sur des supports qui vont des conférences internationales à la poésie, en passant par les textes publicitaires. Ce champ s'est encore élargi avec l'introduction d'une MST d'interprétation en langue des signes⁴ qui donne à la section Recherche la possibilité d'étudier les rapports entre langue audio-vocale et langue gestuelle et de vérifier que la théorie interprétative de la traduction s'y applique, comme à toute autre paire de langues. Une thèse de doctorat a été soutenue le 21 octobre 1994 par Ph. Séro-Guillaume sur le sujet.

La section Recherche prépare à un Diplôme d'études approfondies (D.E.A.) et à un doctorat de traductologie. Pour préserver le lien entre pratique professionnelle et activité universitaire, lien qui fait l'un des atouts de l'ESIT, la section Recherche

n'admet en D.E.A. que les étudiants qui ont, outre les diplômes requis et un projet de recherche, une pratique professionnelle d'au moins trois ans. Chaque année l'ESIT inscrit une quinzaine d'étudiants en séminaire doctoral.

Le centre de recherche et la formation doctorale ont largement contribué à assurer la diffusion de la théorie interprétative de la traduction dans le monde, grâce aux nombreux chercheurs étrangers qui ont fait un doctorat à l'ESIT. Leurs travaux ont permis de prouver que cette théorie, née de l'étude de l'interprétation de conférence, conservait toute sa pertinence lorsqu'elle était appliquée au domaine de la traduction écrite. Il est impossible de faire ici une liste exhaustive, citons simplement J. Delisle, professeur à l'Université d'Ottawa, et M. Cormier, professeur à l'Université de Montréal, Jung Wha Choi, professeur à l'Université Hankuk en Corée, He Ping Zhao, interprète et traducteur chinois, et bien sûr nos collègues, A. Hurtado, G. Misri, C. Driesen, et bien d'autres.

La recherche théorique a eu des retombées didactiques qui n'ont pas remis en cause fondamentalement les options adoptées par les enseignants-interprètes ou traducteurs sur la base de leur expérience pratique, mais ont permis par contre de justifier les grandes orientations et d'améliorer certaines pratiques. Les enseignants en interprétation disposent aujourd'hui avec la *Pédagogie raisonnée de l'interprétation* de D. Seleskovitch et M. Lederer -- dont la traduction anglaise va sortir prochainement aux États-Unis sous le titre *A Systematic Approach to Teaching Interpretation* -- d'un ouvrage de référence qui traite de façon approfondie de l'enseignement de la consécutive (prise de notes et progression comprise) et de celui de la simultanée, en prenant position sur le délicat sujet du travail vers le A ou vers le B et en proposant toute une série d'exercices préparatoires à la simultanée. Ce travail, commandité par la Commission de la Communauté européenne en 1984, contribue à la diffusion des principes didactiques de l'ESIT dans le monde, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de créer dans des pays en voie de développement des centres de formation à l'interprétation et à la traduction, travail de longue haleine, préparé pendant des années par K. Dejean Le Féal, en Extrême-Orient.

Les enseignants en traduction disposent d'un ouvrage similaire pour la traduction technique : *Fondement didactique de la traduction technique*, de C. Durieux.

Tous ces travaux nous ont bien entendu amenés à améliorer encore notre système de sélection à l'entrée dans notre école : en traduction, une étude a été réalisée en 1991 sur les aptitudes et les prérequis nécessaires aux apprentis traducteurs. En interprétation, nos tests d'entrée et nos examens de passage de première en deuxième année nous permettent d'obtenir un taux de réussite au diplôme plus satisfaisant, tout en maintenant le niveau qui nous a valu notre reconnaissance internationale.

Mais le travail n'est pas pour autant achevé. Nous avons lancé, par exemple, un projet de recherche

sur la traduction à vue. Cette étude visait à déterminer comment s'opère la compréhension du sens à partir de la perception visuelle du texte et elle avait été amorcée en collaboration avec la section d'études et fabrications des télécommunications (SEFT) du ministère de la Défense. Un logiciel fut conçu et testé pour permettre de suivre, grâce à des systèmes de visée très perfectionnés, le déplacement du regard sur le texte. Mais à ce jour, le matériel, pourtant beaucoup plus performant que celui utilisé habituellement par les instituts de marketing pour suivre le parcours du regard d'un consommateur sur un mailing, n'a pas encore atteint le degré de précision nécessaire.

Il nous faudra donc remettre notre ouvrage sur le métier...

LES PERSPECTIVES : PHILOSOPHES, LINGUISTES ET TRADUCTOLOGUES : LA MARCHÉ EN AVANT

Depuis la fin des années soixante, les chercheurs de l'ESIT ont travaillé avec beaucoup d'opiniâtreté pour faire de la traductologie autre chose que l'étude comparative de deux produits achevés et considérés comme sémantiquement équivalents, bien que rédigés en deux langues différentes. Ils ont imperturbablement maintenu leur cap, envers et contre toutes les modes, et poursuivi leur analyse de la traduction comme un double processus de compréhension d'un sens (qui grâce au bagage cognitif va au-delà du seul sémantisme des mots) et de réexpression de ce sens en recourant à un autre instrument linguistique. Le discours était ainsi étudié comme un acte de langage, par lequel un locuteur exprime son vouloir-dire, en tenant compte des conditions spécifiques de la situation de communication et de l'effet produit par le discours sur l'auditoire, en modulant par exemple spontanément le rapport entre l'implicite et l'explicite.

C'est donc avec beaucoup d'intérêt que l'ESIT constate aujourd'hui que linguistes et philosophes travaillent de plus en plus sur les «échanges langagiers», l'«interaction verbale», «l'interlocution». Le chemin parcouru a été long : il a fallu la théorie des actes de langage, l'analyse du discours et la grammaire textuelle pour que, peu à peu, et non sans réticences, les linguistes acceptent de réintégrer dans leur étude le contexte et l'action des interlocuteurs comme individus doués d'une intentionnalité. Searle (1969-1972), au début de sa théorie des actes de langage, se défendait encore de travailler sur autre chose que la langue⁵. Et l'analyse du discours n'a longtemps travaillé que sur la mise en œuvre de la langue dans la parole.

Mais peu à peu les choses évoluent. Les linguistes qui n'aimaient jadis rien tant que travailler sur des exemples fabriqués de manière *ad hoc* pour les besoins de la cause, changent de méthode et Kerbrat-Orecchioni (1990 : 45-46) souligne que l'on assiste depuis quelques années à un déplacement méthodologique important : alors que «dans les années soixante, [...] le rejet des corpus, le mépris des performances effectives, se

voyaient même justifiés théoriquement», on constate aujourd'hui «une réhabilitation de l'empirisme descriptif», ce qui implique «le souci de travailler à partir de corpus enregistrés et soigneusement retranscrits».

Il est également réconfortant de lire dans le dernier ouvrage de Searle :

In my view the philosophy of language is a branch of the philosophy of mind; therefore no theory of language is complete without an account of the relations between mind and language and of how meaning—the derived intentionality of linguistic elements—is grounded in the more biologically basic intrinsic intentionality of the mind / brain⁶.

et de voir qu'il veut en finir avec les sempiternelles théories sur l'encodage et le décodage, basées selon lui sur une «conception pré-darwinienne» pour s'intéresser enfin au fonctionnement du cerveau humain :

I want to put the final nail in the coffin of the theory that the mind is a computer program. [...] we try to find out how humans might resemble our computational models rather than trying to figure out how the conscious human mind actually works⁷.

Et c'est avec bonheur que nous lisons sous la plume de Kerbrat-Orecchioni d'intéressantes études sur les anticipations, les rétro-actions, l'implicite, et surtout que nous trouvons soudain une reconnaissance pleine et entière du travail interprétatif du récepteur dans l'acte de communication :

Il serait absurde de nier l'idée que préexiste aux échanges communicatifs un ensemble de règles linguistiques relativement stables. Mais elles sont floues, variables, dépendantes du contexte : elles ne sauraient donc à elles seules donner la clé du sens des énoncés actualisés. Sens que le récepteur ne se contente pas d'extraire de l'enveloppe signifiante où il se trouverait sagement enclos, mais qu'il doit (re)construire au terme d'un «calcul interprétatif» complexe⁸.

Quant à l'engouement pour l'intelligence artificielle, il semble avoir aussi fait son temps, ou du moins avoir été ramené dans des limites plus raisonnables, si l'on en croit J. Ninio, biologiste et Directeur de recherche au CNRS qui écrit dans *L'empreinte des sens : Perception, Mémoire, Langage* :

...l'intelligence artificielle [...] néglige le fait que dans la pratique le discours suppose une foule de connaissances implicites, de telle sorte qu'on peut faire passer un message en disant le contraire. Une phrase peut dire exactement le contraire de ce que, grammaticalement, elle est censée dire. [...] Mais surtout l'intelligence artificielle oublie que chez l'homme, les mots s'adressent directement au psychisme. Quelques paroles d'apparence anodine peuvent plonger un individu dans son passé, éveiller en lui des sentiments de remords,

de peur, de pitié, de tendresse, ou encore le mettre hors de lui. Nulle conversation n'est innocente.

C'est donc avec beaucoup d'optimisme que l'ESIT envisage l'avenir : si les principaux courants de la recherche sont désormais d'accord sur les notions les plus fondamentales, l'enrichissement mutuel d'une discipline à l'autre devient possible. Et c'est ainsi que nous espérons donner vie dans les années à venir à l'école doctorale *Sciences du langage, Arts du spectacle, Communication* qui s'est constituée à Paris III et qui regroupe sept D.E.A. : sciences du langage, phonétique, didactologie des langues et des cultures, philosophie du langage et de la communication, théâtre et arts du spectacle, recherches cinématographiques et audiovisuelles, et traductologie. Cet ensemble pluridisciplinaire, composé de filières transversales, et placé actuellement sous la direction de M. Lederer, permet aux chercheurs de l'ESIT d'avoir avec leurs collègues de fructueux contacts et séminaires. C'est ainsi par exemple que les séminaires de Francis Jacques (1979, 1982, 1985), spécialiste incontesté de l'approche philosophique du dialogue, nous apportent une précieuse ouverture sur une problématique plus vaste.

CONCLUSION

Personne ne saurait nier que l'ESIT a reçu une impulsion décisive grâce à la forte personnalité de D. Seleskovitch. Praticienne émérite, elle a entrepris de réfléchir sur son métier, poussée à la fois par une curiosité théorique et par le souci pédagogique de transmettre son expérience pratique. Elle a mené cette réflexion avec une grande indépendance d'esprit, dans une époque où triomphait une sorte de platonisme inavoué. Elle a su ramener la traductologie dans les voies d'un sage aristotélisme pour lequel il n'est pas de connaissance sans une confrontation permanente de l'idée et du sensible, unis dans une tension dialectique. Et elle n'a jamais cessé de considérer comme primordiale la transmission de l'expérience, c'est-à-dire la pédagogie de l'interprétation et de la traduction, n'hésitant pas à s'attacher à des aspects pratiques trop souvent négligés par le théoricien, mais pourtant essentiels pour les futurs interprètes et traducteurs.

L'ESIT est-elle encore aujourd'hui animée par la dynamique de cette impulsion première ? A-t-elle su éviter le ronron qui accompagne trop souvent le processus de l'institutionnalisation ? Nous sommes, il est vrai, à la fois juge et partie.

Il nous semble cependant que nous n'offensons pas l'objectivité en constatant que l'ESIT poursuit sans dogmatisme l'œuvre entreprise. Nous n'ajouterons que deux exemples, à ceux déjà évoqués précédemment.

■ M. Lederer vient de publier un ouvrage sur la traduction⁹ dans lequel elle en examine de manière approfondie les aspects théoriques et pratiques, en se

référant constamment à des exemples tirés de l'expérience.

■ Les travaux de recherche entrepris en collaboration avec une équipe de neurologie avaient été suspendus par la mort de J. Barbizet. Ils vont être repris.

En outre, une douzaine de thèses de doctorat sont en cours d'achèvement ou sur le point d'être soutenues, sur des sujets aussi divers que la traduction littéraire chinois-français, la traduction des titres, la traduction des jeux de mots, le sous-titrage, la traduction juridique.

Pour finir, nous voudrions souligner un aspect non négligeable de notre activité dont l'actualité ne saurait être méconnue. Par la qualité de son enseignement, soutenu constamment par un effort de réflexion théorique, l'ESIT a su se faire reconnaître comme institut universitaire. Personne ne niera le prestige qui en a rejailli sur les professions d'interprète et de traducteur, ni le surcroît de renommée internationale qui en résulte pour l'école.

À l'heure où l'université s'interroge sur ses propres finalités et sur les conditions de transmission du savoir, les enseignants et chercheurs de l'ESIT souhaitent continuer à contribuer, avec tous les chercheurs intéressés, à cette confrontation permanente des visées théoriques et pratiques, sans perdre de vue leur finalité propre : former des praticiens compétents.

COLETTE LAPLACE

Université de la Sorbonne Nouvelle –
Paris III, ESIT, Paris, France

Notes

1. Nous reprenons ici la terminologie de M. Pergnier qui réserve le terme d'ambiguïté à une situation d'interlocution, puisqu'elle suppose la «volonté de transmettre une information univoque d'une conscience à une autre conscience» et préfère parler de «polyvalence» pour des faits de langue. (*Études traductologiques* 1990 : 19-20)
2. Elle prend alors conscience que le terrain n'est pas préparé pour assurer la réception d'un tel travail et décide de commencer par rédiger un premier ouvrage, *L'Interprète dans les conférences internationales*, (1968), afin d'expliquer préalablement – sans tenter encore de démontrer par l'analyse d'un corpus – ce qu'est pour elle le travail de l'interprète.
3. Coseriu a élaboré une conception du langage d'une extrême cohérence qui se rattache à la pensée aristotélicienne et humboldtienne et propose en particulier une approche de la compétence (élocutoire, idiomatique et expressive) dont les avancées n'ont pas encore été entièrement assimilées par la linguistique actuelle.
4. L'action a été menée en collaboration avec le Centre d'études et de formation pour l'enfance inadaptée (CNEFEL).

5. «On pourrait encore croire que mon point de vue représente simplement, au sens que Saussure a donné à ces termes, une étude de la «parole» plutôt que de la «langue». Je prétends cependant qu'une étude appropriée des actes de langage est une étude de la langue.» (Searle 1972 : 53-54)
6. John R. Searle, *The Rediscovery of the Mind*, 1992, p. XI.
7. *Ibid.*, pp. XI et 247.
8. C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales*, 1990, p. 28. On peut toutefois se demander si le dépassement de la position antérieure est bien total, lorsqu'on retrouve sous sa plume les termes de canal ou de code qui rappellent dangereusement la conception télégraphique des années soixante : «La communication est multicanale et pluricodique», p. 47.
9. M. Lederer, *La traduction aujourd'hui — Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, 1994.

RÉFÉRENCES

- CARY, Edmond (1985) : *Comment faut-il traduire ? (cours de 1958)*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 94 p.
- COSERIU, Eugenio (1988) : *Sprachkompetenz: Grundzüge der Theorie des Sprechens*, Tübingen, Francke Verlag, XIII, 299 p.
- DELISLE, Jean (1984) : *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 282 p.
- DONOVAN, Clare (1990) : *La fidélité en interprétation*, thèse de doctorat, dactylographiée, Paris, 503 p.
- DURIEUX, Christine (1988) : *Fondement didactique de la traduction technique*, Paris, Didier Érudition, 171 p.
- JACQUES, Francis (1985) : *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF, 640 p.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1986) : *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 404 p.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1990) : *Les interactions verbales*, Paris, Armand Colin, tome I, 318 p.
- LAPLACE, Colette (à paraître) : *Théorie du langage et théorie de la traduction : Les concepts-clefs de trois auteurs : Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, thèse de doctorat, dactylographiée, Paris III, 1991, 459 p. (à paraître chez Didier, début 1995).
- LEDERER, Marianne (1981) : *La traduction simultanée – Fondements théoriques*, Paris, Minard Lettres Modernes, 454 p.
- LEDERER, Marianne et Danica SELESKOVITCH (1984) : *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 312 p.
- LEDERER, Marianne (dir.) (1990) : *Études traductologiques*, en hommage à D. Seleskovitch, Paris, Minard Lettres Modernes, 286 p.
- LEDERER, Marianne (1994) : *La traduction aujourd'hui Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.

- LYONS, John (1989): *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, X, 519 p.
- MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 309 p.
- NIDA, Eugene A. (1964): *Toward a Science of Translating*, Leiden, E. J. Brill, X, 331 p.
- NIDA Eugene A. and C. R. TABER (1982): *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, E. J. Brill, VIII, 218 p.
- NINIO, Jacques (1991): *L'empreinte des sens : Perception, Mémoire, Langage*, Éditions Odile Jacob, 310 p.
- SEARLE, John R. (1992): *The Rediscovery of the Mind*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, 285 p.
- SELESKOVITCH, Danica (1968): *L'interprète dans les conférences internationales, problèmes de langage et de communication*, Paris, Minard Lettres Modernes, 257 p.
- SELESKOVITCH, Danica (1975): *Langage, langues et mémoire, étude de la prise de notes en interprétation consécutive*, Paris, Minard Lettres Modernes, 277 p.
- SELESKOVITCH, Danica et Marianne LEDERER (1984): *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 312 p.
- SELESKOVITCH, Danica et Marianne LEDERER (1989): *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Paris, Didier Érudition, 312 p.